

pourquoi il faut que tous les hérétiques, qui vivent d'une manière contraire à ses lois, soient non seulement exterminés par le feu, sans exception et sans aucune miséricorde, mais encore précipités corps et âme dans la géhenne.

VII. Nous confessons que la lecture de l'Écriture sainte est l'origine de tous les schismes et de toutes les sectes, comme aussi la source des blasphèmes.

IX. Nous confessons que tout prêtre est beaucoup plus grand que Marie même, la mère de Dieu. Car celle-ci n'a donné naissance au Seigneur Jésus-Christ qu'une seule fois et ne la lui donne plus; mais un prêtre romain sacrifie et crée le Seigneur Jésus-Christ, non seulement quand il le veut, mais aussi en toutes manières, comme il lui plaît; et après l'avoir créé, il l'engloutit tout entier.

XI. Nous confessons que le pape romain a le pouvoir de changer les Écritures, de les augmenter ou diminuer à son gré, etc. etc.

VARIÉTÉS.

L'île Bourbon.

L'aspect de Bourbon est sévère; l'île s'élève au milieu de l'Océan, semblable à une borne de rocher sur la grande route du commerce de l'Inde; ses hautes terres apparaissent comme d'énormes murailles, noires, dépouillées de végétation, semées de pics, de torrens desséchés, de sombres anfractuosités. Ainsi que le simoun fait tourbillonner les sables du désert autour des pyramides, ainsi l'éternel vent d'est, qui balaie presque sans relâche la zone tropicale, accumule sur les cimes de l'île d'épais nuages dont l'ombre mouvante répand sur la croupe des montagnes une teinte mélancolique. Les vagues que ce vent soulève et entraîne à travers la vaste étendue des mers de l'Inde, venant heurter le bord abrupt du rocher, s'y brisent en volutes écumeuses, se divisent, forment deux branches, embrassent l'île d'un double courant, et roulent avec violence des quartiers de roche et des galets volcaniques, dont le frottement continu et les brusques chocs remplissent l'air de bruits sauvages. Tous ces bords escarpés et sans rivages n'offrent guère que le spectacle d'une sublime horreur. N'y cherchez point les scènes si suaves des ports et des rades des beaux climats: des navires à l'ancre se mirant dans une mer immobile, de nombreux caboteurs courant de cap en cap, et répandant sur le tableau une vie pleine de gaieté; des canots, aussi légers que l'écume des flots, sillonnant la surface polie des eaux et abordant en sécurité des plages bien abritées. Les marins qui, dans les ébranlements d'une longue traversée, ont embelli l'idée du mouillage de tous les charmes du repos, éprouvent un sentiment de colère en arrivant à Bourbon; d'éternelles ondes secouent les navires, les roulent bord sur bord, ne laissant aux matelots, dans leurs rudes bercements, aucun instant de tranquillité. Aussi de quelles apostrophes ils saluent cette terre pour eux si inhospitalière! Même à Saint-Paul, où la mer vient expirer sur une plage de sable, le sentiment de la sécurité n'existe pas. Partout les chargemens et les déchargemens ne s'opèrent qu'au milieu d'incessans dangers; à chaque instant, on craint de voir les chaloupes s'entr'ouvrir et se briser; on est assourdi du cri des noirs qui les maintiennent à la lame, et dont le corps ruisselle d'écume. En vain tous les points de la côte ont-ils été explorés avec le plus grand soin; l'art humain déclare son impuissance à doter Bourbon de ce que la nature lui a si impitoyablement refusé, un port, un abri pour les navires en détresse. — *Revue des Deux Mondes.*

Le Vogueur.

Le nouvel appareil nautique, connu sous le nom de *Vogueur*, vient de subir une triomphante expérience. — La société du *Vogueur* a fait un voyage de Paris à Saint-Cloud. Malgré tout ce qui avait été dit, la surprise et l'étonnement étaient à leur comble; tous ces hommes descendaient, les uns couchés et paraissant dormir, les autres fumant leurs cigares en lisant un journal, d'autres soutenant une conversation animée avec des marins qui les suivaient sur la rive. C'a été un véritable spectacle et une fête pour les promeneurs.

L'appareil du *noteur* soutient le corps dans l'eau en équilibre, la tête et le cou dehors, on peut attacher les pieds et les mains à une personne revêtue du flotteur, la jeter non seulement dans un lac, dans un bassin, dans un fleuve, mais au milieu d'une mer furieuse sans le moindre danger pour elle de se noyer: le seul danger qu'elle pourrait avoir à craindre, ce serait d'être ramenée sur la rive. Les impulsions et les nageoires sont fixés aux pieds et aux mains. Tout cela est simple et s'adapte promptement, se retire de même; le flotteur surtout, pour l'endosser une seconde suffit. A chaque mouvement que fait le nageur, il frappe l'eau sur une superficie de 8 centimètres carrés; c'est un point résistant considérable qui double sa force, et dont on se rendra facilement compte par les résultats produits par les ailes des roues d'un bateau à vapeur. — *Phare.*

Un Aéronaute attrappé au vol.

L'habile aéronaute M. Giuseppe Tardini vient de courir un grand danger. Dans l'après-midi du 1^{er} août, il exécuta sa dixième ascension à Stockholm, étant placé debout sur un renne attaché au ballon. Le temps était calme; l'aérostat s'enleva lentement et monta à une très-grande hauteur où il plana longtemps au-dessus de la ville de Stockholm, et du vaste parc royal de l'île de Lésing.

Vers cinq heures, une petite déchirure se fit on ne sait comment à la partie supérieure du ballon, le gaz commença à s'échapper, et aussitôt l'aérostat descendit rapidement. Poussé par un léger vent de nord-est, il allait tomber dans la mer à une petite distance des côtes de Wermindöland, lorsque, par un hasard providentiel, le bateau à vapeur de poste suédois l'*Ægir* vint à passer. Le capitaine Suenson, commandant de ce bâtiment, voyant le péril où se trouvait l'aéronaute, fit sur-le-champ faire au steamer des manœuvres si bien combinées, qu'à l'instant même où M. Tardini était sur le point d'être englouti par la mer, il put être recueilli avec le renne et le ballon à bord de l'*Ægir*.

Ce navire a conduit M. Tardini à Stockholm, où il est arrivé sain et sauf à sept heures et demie du soir. — *Idem.*

Les lions et les tigres domptés.

Jeunes et élevés en domesticité, le lion et le tigre eux-mêmes deviennent d'une douceur exemplaire. Le colonel Lebreton possédait, à Philippeville, une lionne prise toute petite, et qui, arrivée à l'âge adulte, était devenue la commensale tendre et fidèle d'un sapeur à la garde duquel elle se trouvait confiée. Ils couchaient dans la même baraque, allaient se promener ensemble, vivaient dans la meilleure intelligence et souvent mangeaient à la même gamelle. Le Colonel Lebreton devint le général Lebreton, quitta l'Algérie et donna sa lionne au Muséum, qui la lo-